

## L'EMPLOI PLÉONASTIQUE DU PRONOM POSSESSIF EN GREC

Dans les textes du grec de la basse époque, du moyen-âge et de notre temps, on a bien souvent l'occasion d'observer l'usage du pronom possessif resp. du génitif du pronom personnel dans la même fonction, employé d'une manière pléonastique et sans raison évidente, du moins si l'on examine cet usage du point de vue de la plupart des langues modernes. Il s'agit des passages où il serait parfaitement clair, même sans un tel pronom, à qui une chose ou une personne appartient. Sans doute, il faut chercher les commencements de cet emploi dans le langage populaire et surtout dans le langage émotif. Dans certaines nuances de l'emploi en question, on peut même voir des restes d'une manière d'expression primitive. Cependant, un tel pronom possessif exprime bien quelque chose et surtout ce mode d'expression nous dit beaucoup sur la manière de penser et de sentir d'un homme simple.

Les ouvrages de l'antiquité classique ne nous offrent que de rares exemples de cet emploi. Pourtant, le large style épique des auteurs les plus anciens, surtout d'Homère, représente une exception. Pour illustrer cet emploi, j'ai choisi les exemples suivants: Hom. A 82 s. ἀλλά τε καὶ μετόπισθεν ἔχει κότον [...] ἐν στήθεσσιν ἔοισι. Hom. v 320 s. ἀλλ' αἰεὶ φρεσὶν ἡσιν ἔχων δεδαχγμένον ἥτορ | ἡλώμην. Hes. *Erga* 58 κακόν, ὃ κεν ἀπαντες τέρπωνται κατὰ θυμὸν ἐὸν κακὸν ἀμφαγαπῶντες. Cependant, on peut lire aussi chez Pindare des passages de la même nature: P 2, 91 ἐνέπαξαν ἔλκος ὁδυνχρὸν ἐῇ πρόσθε καρδίᾳ. Mais ce serait très probablement en vain que de chercher des exemples dans le style positif d'un historiographe ou bien dans le style logique d'un philosophe.

Dans les passages cités, il s'agit du pronom possessif accompagnant la mention d'une partie du corps. C'est l'espèce la plus ancienne de l'emploi pléonastique du pronom possessif. Plus tard, elle s'est très développée, mais elle est restée la moins expressive, si on la compare aux autres espèces plus tardives, qui sont plus variées et, pour nous, beaucoup plus insolites et plus intéressantes.

Dans les textes postclassiques, écrits dans le langage parlé, on la rencontre à chaque pas. Voici quelques exemples: Sept. *Gen* 13, 14 ἀνάβλεψον τοῖς ὀφθαλμοῖς σου. *ibid.* 17, 3 Καὶ ἐπεσεν Ἀβράμ ἐπὶ πρόσωπον αὐτοῦ. *ibid.* 38, 27 Ἐγένετο δέ, ἡνίκα ἔτικτε, καὶ τῆδε

ἢν δίδυμα ἐν τῇ γαστρὶ αὐτῆς. Moschos<sup>1)</sup> 2977 C τίς τῶν Πατέρων τὸν σπλῆνα αὐτοῦ ἐπόνησεν. *ibid.* 2953 A σφραγίσας τρίτον τὸ ποτήριον τῷ δακτύλῳ αὐτοῦ. Leont. *Ioann.*<sup>2)</sup> 87, 17 καὶ κρατήσας αὐτὴν τῆς χειρός αὐτῆς. *ibid.* 17, 18 ὡς οὖν ἀπῆλθεν, λέγει τῷ πάπαρι διαδότης εἰς τὸ οὖς αὐτοῦ. Encore un exemple tiré de la littérature dramatique du 16<sup>e</sup> siècle provenant de Crète: *Fortunatos*<sup>3)</sup> III 690 εἰσὲ μιὰ πέτρα ἐσκόνταψα τὰ πόδια μου. Aussi les formes du pronom personnel réflexif se trouvent plusieurs fois, p. ex. Leont. *Ioann* 74, 14 s. εὗρον τὸν ὄστιον ἰστάμενον εἰς τὰ ἔχυτοῦ γόνατα et Theoph. *Cont.*<sup>4)</sup> 10, 11 γυμνήν τε ἡλί φέρων τὴν κεφαλὴν καὶ τοὺς ἔαυτοῦ πόδας. En ce qui concerne le sens, une telle forme est, à cette époque-là, presque identique au pronom personnel.

Dans les textes du second millénaire, ainsi que dans le grec moderne, le pronom possessif accompagne rarement les expressions désignant des parties du corps au sens propre du mot. Mais on le trouve auprès des expressions comme „larmes, salive etc.“. Voici deux exemples pris dans la comédie *Fortunatos*: IV 546 καὶ ἀπ' τῇ χαρά μου τῇ πολλῇ τρέχου τὰ δάκρυά μου et IV 72 s. τοὶ Πετρονέλλας τὸ δυορφίες βλέποντας καὶ τὰ κάλλη | τρέχουσιν τὰ σάλια του ἔδια<sup>5)</sup> σὰν τοῦ ἀφορμάρι. Ici même, il faut mentionner encore la manière suivante d'expression, courante à l'île de Naxos: νά 'βγω θέλω πρὸς νεροῦ μου (=θὰ βγῶ νὰ οὐρήσω)<sup>6)</sup>.

Étroitement apparenté à cet usage est celui du pronom possessif employé avec les mots exprimant les armes, p. ex. *Sept. Gen.* 48, 22 ἐγὼ δὲ δίδωμι σοι Σίκιμα ἔξαρετον ὑπὲρ τοὺς ἀδελφούς σου, ἢν ἔλαβον ἐκ χειρός Ἀμορραίων ἐν μαχαίρᾳ μου καὶ τόξῳ. Moschos 3024 C καὶ τὰ ἔιφη αὐτῶν ἐγύμνωσαν καὶ ἀλλήλους κατέκοψαν. Mayser<sup>7)</sup> cite aussi l'exemple suivant: *Teb.* 13 *descr.* ἀνελόμενος τὴν ἔχυτοῦ μάχαιραν.

Le troisième groupe de noms qui sont souvent accompagnés du pronom possessif sont les noms désignant les différents parents, p. ex. *Sept. Gen.* 9, 22 καὶ εἶδε Χαμ ὁ πατὴρ Χαναὰν τὴν γύμνωσιν τοῦ πατρὸς αὐτοῦ καὶ ἔξελθόν ἀνήγγειλε τοῖς δυσὶν ἀδελφοῖς αὐτοῦ ἔξω. *ibid.* 2, 24 ἐνεκεν τούτου καταλείψει ἀνθρωπος τὸν πατέρα αὐτοῦ καὶ τὴν μητέρα καὶ προσκολληθήσεται πρὸς τὴν γυναικα αὐτοῦ. La plupart des exemples donnés par Mayser l. c. pour illustrer le pronom possessif employé sans raison évidente (Mayser dit „tonlos“) sont représentés par les expressions désignant la parenté.

<sup>1)</sup> Moschos = Jean Moschos, *Le Pré spirituel*, éd. Migne, Patrologia Graeca, t. 87 c.

<sup>2)</sup> Leont. *Ioann.* = Leontios' von Neapolis *Leben des hl. Johannes des Barmherzigen, Erzbischofs von Alexandrien*, éd. Gelzer, Freiburg i. Br. u. Lpz. 1893.

<sup>3)</sup> Fortunatos = Márkou 'Αντωνίου Φωσκόλου Φορτουνάτος, éd. Στ. Ξανθουδίου, Αθῆναι 1922.

<sup>4)</sup> Theophanis Chronographia. Ex. rec. Ioanni Classeni. Bonnae 1839.

<sup>5)</sup> Ici le pronom possessif est même souligné par l'adj. poss. ἔδιος.

<sup>6)</sup> Δ. Β. Οἰκονομίδου, Περὶ τοῦ γλωσσικοῦ ἔδιωματος Ἀπεράθου—Νάξου. 'Αθηνᾶ 56 (1952), 448.

<sup>7)</sup> Mayser, *Grammatik der griech. Papyri*, Bd. II 2 (Leipzig u. Berlin, 1933), p. 69.

En dehors de ces trois catégories, mais en quelque sorte comparables à elles sont les substantifs ὄνομα et γένος, auprès desquels on trouve aussi le pronom possessif: Sept. *Gen.* 1, 25 καὶ ἐποίησεν ὁ θεὸς τὰ θηρία τῆς γῆς κατὰ γένος, καὶ τὰ κτήνη κατὰ γένος αὐτῶν καὶ πάντα ἐρπετά τῆς γῆς κατὰ γένος αὐτῶν. Moschos 2953 B Ὡντικές γέρων... τὸ μὲν γένος Σεβαστοπόλεως τῆς Ἀρμενίας: τὸ ὄνομα αὐτοῦ Πατρίκιος.

L'espèce de l'emploi pléonastique du pronom possessif que je viens de montrer est certainement un reste du langage primitif et reculé. Havers<sup>8)</sup> traite cette manière concrète de s'exprimer, qui ne permet pas de mentionner une partie du corps ou un parent sans mentionner aussi la personne, à laquelle ils appartiennent: l'homme primitif n'est pas capable d'une telle abstraction. L'union *constante* du substantif et du pronom possessif, caractéristique surtout de quelques langues primitives, est cependant en usage aussi dans quelques langues civilisées. S'en rapportant à d'autres auteurs, Havers fait mention du hongrois, du celtique et en partie des langues sémitiques. Il ne mentionne pas le grec. La raison en est peut-être qu'en grec l'emploi du pronom possessif auprès d'un substantif désignant une partie du corps et surtout auprès de celui qui désigne un parent n'est pas assez fréquent et surtout, il n'est pas obligatoire.

En grec, cet emploi pléonastique n'est pas resté limité aux catégories de substantifs énumérées. Il a élargi son domaine sur les expressions désignant divers états ou fonctions du corps et de l'âme, divers sentiments etc. Dans les textes datant des premiers siècles du grec postclassique, on rencontre cet emploi surtout chez les noms concrets, plus tard les noms abstraits deviennent de plus en plus fréquents. Ce mode d'expression est très courant dans le grec parlé d'aujourd'hui.

Si l'on cherche l'origine de cet usage, il faut certainement prendre comme point de départ l'emploi concret traité ci-dessus, caractéristique des langues primitives. Mais il faut aussi se rendre compte que le rôle de l'influence des sentiments est souvent très considérable dans l'existence et dans le développement de cette manière de s'exprimer. Il s'agit ici d'une sensibilité quelconque du sujet ou bien de la tendance, même inconsciente, de provoquer d'une manière plus efficace la compassion ou l'admiration d'autrui, c.-à-d. de provoquer la sensibilité d'autrui. Plus tard, malgré de ces expressions, affective au commencement, est devenue une formule constante, qui, aujourd'hui, ne peut plus exprimer tout ce qu'elle exprimait autrefois. Il serait difficile de trouver dans les autres langues un parallèle de cet emploi. C'est facile à comprendre, si l'on considère, que le grec est la langue d'un peuple plein de tempérament et sensible et que, par conséquent, un tel usage a trouvé dans cette langue des conditions de développement beaucoup plus favorables que dans une langue de construction plus logique et précise.

<sup>8)</sup> W. Havers, *Handbuch der erklärenden Syntax*, Heidelberg 1931.

Les exemples que j'ai recueillis pour illustrer l'emploi pléonastique du pronom possessif en question sont nombreux et de différente nature. Par raison de clarté, je les ai donc groupés suivant leur sens. Voici, pour commencer, quelques passages de plus anciens avec des expressions désignant des fonctions ou états de l'esprit et du corps: Sept. *Gen.* 29, 11 καὶ βοήσας τῇ φωνῇ αὐτοῦ ἔκλαυτε, *ibid.* 24, 33 οὐ μὴ φάγω, ἔως τοῦ λαλῆσαι με τὰ ὁγματά μου. Ἀλφάβητος<sup>9)</sup> 41, 3 οὐδὲ τὸ βλέμμα μου ἔρειξα ποτὲ ἐς τὴν ἐλικιάν σου. Moschos 2994 Α δτι εἰς τὸν Θεὸν τὴν ἐλπίδα ἡμῶν οὐκ ἔσχομεν. Les Grecs d'aujourd'hui aussi emploient un pronom possessif avec ce substantif. C'est ici le lieu de citer un exemple pour le mot θάρρος „confiance“: *Chron. Mor.*<sup>10)</sup> 3225 ἐπει εἰς ἐκεῖνον ἥλπιζεν κ' εἶχεν τὸ θάρρος του δλον. Ensuite: Sept. *Gen.* 24, 15 καὶ ἐγένετο πρὸ τοῦ συντελέσαι αὐτὸν λαλοῦντα ἐν τῇ διανοίᾳ αὐτοῦ κτλ. Un parallèle moderne de l'exemple précédent se trouve chez Sfakianakis<sup>11)</sup>: καὶ εἶχε τότες ὁ Μόσχος μιὰ χαρὰ μέσα του ἀμα ἔβανε μὲ τὸ νοῦ του νὰ χτίσει τὸ παράσπιτο. Une fonction d'esprit s'exprime par la locution toute faite du grec moderne λαμβάνω ὑπ' ὄψιν μου, tandis que la phrase suivante que j'ai entendue moi-même exprime un état d'âme: βρῆκκα ἐπὶ τέλους τὴν ἡσυχία μου. Comparable à cette dernière notion est le mot ψυχραιμία qu'emploient les Grecs modernes dans les locutions κράτησε τὴν ψυχραιμία σου ou ἔχασα τὴν ψυχραιμία μου etc.<sup>12)</sup>. — Je continue par le mot „prière“: Θυσία<sup>13)</sup> 847 καὶ σπούδαξε 'ς τὴν χρόιν του (sc. τοῦ Θεοῦ), κάμε τὴν προσευκή σου. A celui-ci, on pourrait joindre une autre expression, appartenant au même domaine: en grec moderne on dit couramment p. ex. Άς κάμωμε τὸν σταυρό μας „faisons le signe de la croix!“.

Un état de corps est exprimé dans les passages: Sept. *Krit.* II 16, 19, ἤρξατο ταπεινῶσαι αὐτὸν καὶ ἀπέστη ἡ λειχὺς αὐτοῦ ὅπ' αὐτοῦ. Sept. *Gen.* 21, 7 τίς ἀναγγελεῖ τῷ 'Αβραάμ,.. δτι ἔτεκον υἱὸν ἐν τῷ γήρᾳ μου; Sept. *Krit.* II 16, 19 s. καὶ ἔξυπνός θή τοῦ ὅπου αὐτοῦ. Pour ce dernier, j'ai noté un parallèle dans le roman *Zorbas* de l'écrivain contemporain Kazantzakis<sup>14)</sup>, p. 349 ἔσυρα φωνῇ καὶ πετάχτηκα ἀπὸ τὸν ὄπνο μου.

Un état de corps est aussi la santé. Nous lisons donc dans une vieille chanson populaire<sup>15)</sup>: Κοιμήσου τώρα, ἀφέντρα μας, κ' ἔχε καὶ τὴν ὑγειά σου. On peut comparer le salut amical des Grecs modernes

<sup>9)</sup> 'Αλφάβητος = 'Αλφάβητος τῆς ἀγάπης, éd W. Wagner, Leipzig 1879.

<sup>10)</sup> Chron. Mor. = Τὸ Χρονικὸν τοῦ Μορέως, éd. Π. Π. Καλονάρου, 'Αθῆναι 1949.

<sup>11)</sup> I. Γ. Σφακιανάκη, 'Ο 'Αφέντρης τῆς Βαθέρνας. 'Αθῆναι 1955.

<sup>12)</sup> 'Α. 'Α. Τζαρτζάνου, Νεοελληνική σύνταξις, δευτ. ἐκδ., 'Αθῆναι 1946, t. I, p. 189.

<sup>13)</sup> Θυσία = 'Η Θυσία τοῦ 'Αβραάμ, éd. Γ. Μέγας, 'Αθῆναι 1943.

<sup>14)</sup> N. Καζαντζάκη, Βίος καὶ πολιτεία τοῦ 'Αλέξη Ζορμπά. Δ' ἐκδ. 'Αθῆναι 1957.

<sup>15)</sup> Chansons populaires grecques des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, (éd. Pernot, Paris 1931), 142, 823.

qui est en usage quand on se quitte: γε:ά σου! — Ici il faut mentionner aussi les expressions désignant le bon ou mauvais état de santé et le bonheur ou le malheur provenant de cet état. On lit p. ex. dans le roman *Zorbas* cité ci-dessus, p. 162: Κι οι γειτόνισσες σκύλιαζαν ἀπὸ τὸ κακό τους κι ἔλεγαν κτλ. L'opposé est l'expression τὸ καλό qui est employée ironiquement dans le fragment suivant d'une chanson populaire: *Politis*<sup>16)</sup> 214, 14s. κ' ἀ μὲ νικήσης, Χάροντα, νὰ πάρης τὴν ψυχή μου, κι ἀ σὲ νικήσω πᾶλι ἐγώ, πήγωνε 'ς τὸ καλό σου.

La notion suivante pour la faim: *Fortunatos* I 122 s. γιατὶ τὸ νοῦ δὲν ἔχω σωστὸν ἀπὸ τὴν πεῖνα μου et pareillement dans la même comédie, V 405. — A ce groupe de mots appartient encore l'expression qui a le sens de „faculté, pouvoir“: *Fortunatos* V 194 Κάμε το,... ἀν ἔναι μπορετό σου et pareillement *ibid.* IV 75 s., et celle qui a le sens de „hâte, vitesse“, p. ex. *Fortunatos* I 95 Καὶ ἀπὸν τὴ βιάσι μου ἤριξα τὸ χέρι μου, καὶ πιάνω κτλ. ou *Politis* 80, 39 Κι' αὐτὴ ἀπ' τὴν πολλή της βιά κι' ἀπ' τὴν πολλή χαρά της κτλ.

C'est encore du groupe de mots désignant un état d'esprit que font partie les expressions qui ont le sens de „honneur“ et „honte“, comme on les rencontre dans les passages suivants. Un proverbe populaire, cité par Kukulès<sup>17)</sup>, dit 'Εμεῖς εἴμαστε ἀξιοί εἰς χίλιους νὰ ἔμπονμεν, | ἐγώ εἰς χίλιους ἔμπαινα κι' ἔβγαινα μὲ τιμήν μου. Comparons la phrase qui s'emploie aujourd'hui en Grèce, quand on fait la connaissance de quelqu'un: μεγάλη μου τιμή. L'emploi du pronom possessif dans le texte qui suit est cependant plus proche de notre propre usage: *Erotokritos*<sup>18)</sup> II 2041 κι ἀν ἤπειρον 'πὸ τ' ἄλογο δὲν τὸ 'χω 'ς ἐντροπή μου.

Un autre groupe d'expressions est représenté par des mots qui désignent de différents sentiments dans toute leur variété. A leur côté, l'emploi du pronom possessif est particulièrement en vogue ainsi en grec moderne qu'en grec populaire des époques plus reculées. Ce fait s'explique par la nature assez affective de cet emploi pléonastique en général.

La peur p. ex. s'exprime ainsi: *Zorbas*, p. 339 ὁ ἐργάτης πωὸ γύριζε τὸ ἀρνὶ στὴ σούβλα, τὸ 'χε παρατήσει ἀπὸ τὴν τρομάρχ του καὶ τὸ ἀρνὶ καίγεινταν ου dans *Dig. Akr.*<sup>19)</sup> A 226 Ἡ κόρη ἀπὸ τὸν φόβον της ἐσκαθηκεν ἀπάνω ου dans *Fortunatos* IV 126 ἀπὸν τὸ φόβο μου δὲ ἡμιοφά μιλήσω etc. etc. Il s'agit de la colère dans les exemples à suivre: *Chron. Mor.* 2917 s. Ο πρίγκιπης γὰρ ἔβλέποντας τὴν τόση ἀλαζονείαν, | ἀπὸ χολῆς του καὶ θυμοῦ ὅμοσε εἰς τὸ σπαθί του. *Fortunatos* III 723 Δὲ σοῦ τὸ γροίκησα καλά, γιατὶ 'μου μανισμένος.

<sup>16)</sup> *Politis* = Ἐκλογαὶ ἀπὸ τὰ τραγούδια τοῦ Ἐλληνικοῦ λαοῦ, ἔδ. Ν. Γ. Πολίτου, Ἀθῆναι 1914.

<sup>17)</sup> Κουκουλέ, Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός, t. V., Παράρτημα, p. 23.

<sup>18)</sup> *Erotokritos* = Βιτζέντζου Κορνάρου, Ἐρωτόκριτος, ἔδ. Στ. Ξανθουδίδου, Ἀθῆναι.

<sup>19)</sup> *Dig. Akr.* = Βασιλείος Διγενῆς Ἀκρίτας, ἔδ. Ἀντ. Μηλιαράκη, Ἀθῆναι 1881.

καὶ ἀπ' τὸ θυμὸν τὸ πολὺ ὡσὰ ξετρούμισμένος. Le mot ζεξίς a le sens de „dénouement“ dans Θυσία 848 καὶ σπουδαξεῖς τὴν χάριν τοῦ (sc. τοῦ Θεοῦ), κάμε τὴν προσευκή σου | καὶ σύγκλινε τὴν κεφαλὴ μ' ὅλη τὴν ζεξή σου et d'une manière analogue dans *Fortunatos* I 35 s. Ensuite deux exemples pour le sentiment de la joie: *Dig. Akr.* Γ 1005 κ' ἐκ τῆς μεγάλης της χαρᾶς ἔχορευεν ὀλίγον et *Erotokritis* I 1386 s.... καὶ σκλάβα προσκυνᾷ τοι, | κ' ἐκ τῆς χαρᾶς τοι πολλὴ παράτρομος κρατεῖ την. Il est intéressant d'observer qu'il existe, contrairement à la notion de la joie, toute une série d'expressions à nuances très variées pour la notion de la douleur: la douleur peut avoir des formes innombrables. Voici les exemples: *Leont. Ioann.* 56, 11 ss. διυπνισθεὶς οὖν ὁ ἀνὴρ εὗρεν τὴν καρδίναν αὐτοῦ παρακενλημένην καὶ ἀπασκαν αὐτοῦ τὴν λύπην ἐκβεβλημένην. *Chron. Mor.* 2405 κ' ἐκεῖνος ἀπὸ θλίψεως του οὐδὲν τὸ ἐκαταδέχτη. *ibid.* 672 s. Ἐκεῖνος ἀπὸ τοῦ φόβου του καὶ ἀπὸ στενοχωρίας του οὐκ εἶχεν πᾶς τὸ ἀρνεθῆ. *Fortunatos* III 692 s. ... καὶ ὡσὰν ἀποθαμένη ἐπόμεινα ἀπ' τὸν πόνον μου. Encore deux passages tirés des auteurs modernes: μήτε ἔτρωγε, μήτε ἔπινε ἀπὸ τὸν καημό του<sup>20)</sup> et "Εγινε ἀγνώριστη ἀπὸ τὴν πίκρη της<sup>21)</sup>.

C'est sans doute dans le langage affectif qu'est né l'emploi surprenant du pronom possessif à côté des adverbes qui ont le sens de „jamais, jamais plus, toujours“. Car avec ce pronom on peut très bien accentuer une sensibilité personnelle quelconque. P. ex. *Chron. Mor.* 2918 s. ἀπὸ χολῆς του καὶ θυμοῦ ὅμοσε εἰς τὸ σπαθί του ποτέ του ἀπέκει μὴ διαβῆ ἔως οὖν τὸ κάστρο ἐπάρη. *Dig. Akr.* Ζ 2473 καὶ γάρ ποτέ μου σύμβουλον εἰς χίλιους οὖν ἔθέμην. *Erotokritos* I 1982 κ' εἰς τὸ πελάτι τοῦ Ῥηγὸς μπλιώ σου νὰ μὴν πατήσῃς. Une chanson populaire de l'île de Rhodes dit: Νὰ μὴ γελάσῃς ζῶντα σου μήτε πορνὸ καὶ βράδυ<sup>22)</sup>). *Fortunatos* III 287 s. ...δὲν τὸ κάτεχα, καὶ πάντα μου σὲ κράτου πῶς εἶσαι ντόπιος ἀπὸ δός.

Cependant, l'influence des sentiments sur le langage ne suffit pas pour expliquer cet emploi extraordinaire. Car, ici il ne s'agit pas d'un pronom possessif accompagnant un substantif, comme nous l'avons observé dans les pages précédentes, mais d'un pronom possessif accompagnant un adverbe. Tzartzanos<sup>23)</sup> explique cet usage, qui est courant dans le grec moderne, par l'analogie avec les locutions comme: στὰ νειάτα μου, ποτὲ στὴ ζωὴ μου etc. Il paraît que c'est la seule explication possible et plausible.

Dans la comédie *Fortunatos*, on rencontre plusieurs fois le pronom possessif employé auprès du substantif θεός. Il est clair que celui qui parle n'a pas l'intention d'exprimer la possession au sens propre du mot, mais qu'il s'agit ici encore d'un langage animé par

<sup>20)</sup> Καζαντζάκη, o. c. p. 80.

<sup>21)</sup> Μαρίας Μινώτου, Παραμύθια ἀπὸ τὴν Ζάκυνθο (Δελτ. τῆς Ελλ. Λαογρ. Ετ., τόμ. 10, τεῦχος 3/4, 6. 381 κ. ἐ. — Θεσσαλονίκη 1932), p. 415.

<sup>22)</sup> Π. Γνευτοῦ, Τραγούδια δημοτικὰ τῆς Ρόδου, Αλεξάνδρεια 1926, p. 85s., v. 37.

<sup>23)</sup> o. c., p. 118 (§ 68, 2 rem. 2).

une émotion, un étonnement etc. P. ex. III 550 ... μὰ πέ μου στὸ θεό σου ou II 333 κ' εἶντα μαντάτο νά 'ναι αὐτό, 'Αγουστίνα, στὸ θεὸ σου et pareillement encore dans III 361.

En dehors des groupes de mots à côté desquels nous venons d'observer l'emploi pléonastique du pronom possessif, il y a encore d'autres expressions plus ou moins isolées, auprès desquelles le pronom possessif nous surprend également. Ainsi, on emploie constamment en grec moderne ce pronom dans une locution qui a le sens de „à juste titre“, p. ex. dans un dialogue comme celui-ci: Βαρέθηκαν πιά. — Μὲ τὸ δίκιο τους. Cela signifie: „Ils en ont assez“. — „A juste titre! (littéralement: avec leur droit)“.

L'emploi du pronom possessif dans les exemples suivants et dans d'autres identiques est toujours injustifiable du point de vue logique, mais il est pour nous tout de même plus facile à comprendre, parce qu'il est plus proche de notre propre usage. On pourrait même en trouver des parallèles dans d'autres langues. P. ex. Sept. *Gen.* 2, 2 καὶ κατέπαυσε τῇ ἡμέρᾳ τῇ ἐβδόμῃ ἀπὸ πάντων τῶν ἔργων αὐτοῦ, δὺ ἐποίη. Moschos 3029 Α τὸν κόπον σου ἀπόλλεις. *Chron. Mor.* 6600 διὰ μῆνες δύο ὥριστησαν νὰ ἔχουν τὸ ψωμί τους etc. etc. Avec quelle facilité et avec quelle prodigalité on employait parfois en grec le pronom possessif nous prouve p. ex. aussi le passage suivant: NT Matth. 3, 12 εῦ τὸ πτύον ἐν τῇ χειρὶ αὐτοῦ καὶ διακαθεριεῖ τὴν ἀλωνα αὐτοῦ, καὶ συνάξει τὸν σῖτον αὐτοῦ εἰς τὴν ἀποθήκην, τὸ δὲ ἄχυρον κατακαύσει πυρὶ ἀσβέστῳ.

Il nous reste à examiner encore une nuance de l'usage pléonastique du pronom possessif. Havers<sup>24)</sup> parle d'une espèce de pronom possessif, qu'il appelle „Gemütlichkeitspossessiv“. Maint exemple ou peut-être même quelque groupe d'exemples cités ci-dessus pourrait entrer dans cette catégorie. Mais il est hors de doute qu'il faut mentionner ici les trois suivants, dont j'ai noté le premier dans un roman de l'écrivain contemporain Venezis<sup>25)</sup>: Καλωσόρισε καὶ τὴ μικρὴ "Αννα κ' ὑστερα κατέβηκε νὰ τοὺς φροντίσει τὴ φωτιά τους καὶ τὸ φργί. Les deux autres, je les ai entendus moi-même au cours de la conversation: τὸ κολοκαΐρι μου τὸ πέρασα ἀρκετὰ καλά et δὲ κάνωμεν τὸ μπάνιο μας.

Il est certain qu'on pourrait noter, dans le langage familier du grec moderne, encore beaucoup d'autres exemples, vu que cette langue incline particulièrement vers l'emploi du pronom possessif, comme j'ai cherché à le montrer dans cette étude. Pourtant ce qui concerne la dernière nuance mentionnée, elle est plus générale et plus ou moins habituelle dans chaque langage familier, contrairement aux autres nuances considérées plus haut, qui sont caractéristiques de la langue grecque.

*Ljubljana.*

*Erika Mihevc-Gabrovec.*

<sup>24)</sup> o. c., p. 36.

<sup>25)</sup> Βενέζη, Γαλήνη, 'Αθῆναι 1939.